Bion,

Comédie en un acte et en vers,

mêlée de musique,

paroles d'Hoffman,

musique de Méhul,

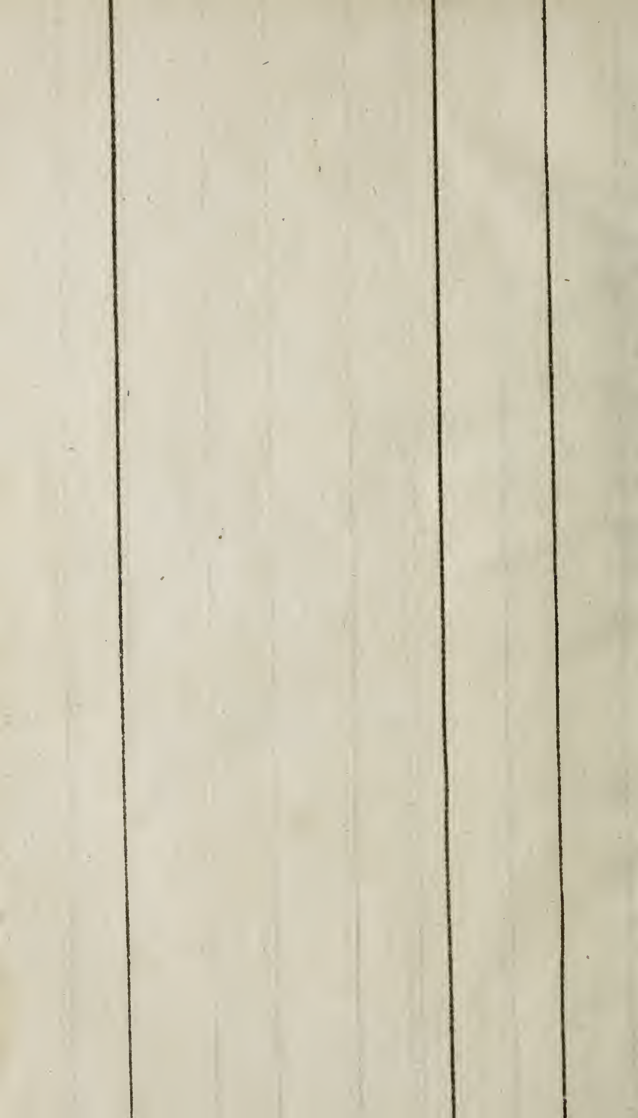
représentée pour la première fois, à Paris

sur le théâtre de la rue feydeau,

le 6 nivose an 9.







BION,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE DE MUSIQUE;

PAR HOFFMAN;

Représentée sur le Théâtre FEYDEAU.

le 6 nivose an 9.



A PARIS,

CHEZ { HUET, Libraire, rue Vivienne, n°. 8;
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN XI DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

BION, Poète grec,	M. Solié.
NYSA, jeune grecque élevée par Bion,	M.lle Philis aînée.
AGÉNOR, jeune Philosophe et amant de Nysa,	Elleviou. M. Gavaudan.
CRATÈS, Philosophe et ami d'Agénor,	M. Philippe.

La scène se passe dans l'île de Salamine, où Bion a fait bâtir un lieu de délices, orné de tout le prestige de l'art.

BION,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE DE MUSIQUE.

Le Théâtre présente un berceau de verdure. A la gauche, une porte soutenue par deux colonnes, indique l'entrée de la maison. Sous le berceau, quatre cippes portent quatre bustes, qui sont ceux de apho, de Corinne, d'Anacréon et de Moschus. Au fond du berceau, un autel derrière lequel est la statue de l'Amour. A travers le percé, l'on voit une campagne riante, vivement éclairée, tandis que le berceau offre une ombre épaisse et mystérieuse.

SCÈNE PREMIÈRE.

BION, *seul.*

LA nuit a disparu. Du haut de ces montagnes
La lumière descend sur l'aîle des zéphyrs;
J'entends déjà de loin l'habitant des campagnes;
Il reprend ses travaux, reprenons nos plaisirs.
(Il prend sa lyre et s'assied.)
Tandis que vers ces bords, l'astre du jour s'avance
Pour répandre la vie et la fécondité,
Elevons jusqu'à lui notre reconnaissance,
Et saluons le dieu qui nous rend la clarté.

AIR.

Blond Phébus, la brillante aurore
Vient d'ouvrir la porte des cieux;
D'un voile de pourpre à mes yeux
La cîme des monts se colore.
Ton éclat m'annonce un beau jour:
Tu viens ranimer la nature,
Tu rends à Flore sa parure,
Tu donnes des yeux à l'amour.

Quand tu commences ta carrière,
Je vois l'ombre s'évanouir;
Au doux rayon de ta lumière
J'entends l'oiseau se réjouir;
Je vois briller la terre entière,
Et la rose s'épanouir.

Oui, tu ranimes la nature,
Ton éclat m'annonce un beau jour;
(*Nysa paraît, il lui prend la main.*)
Tu rends à Flore sa parure,
Et tu rends des yeux à l'amour.

SCÈNE II.

BION, NYSA.

MON ami, chantez donc encore.

BION.

J'aime mieux te parler. Je célébrais l'aurore;
Je ne puis me lasser d'un spectacle si beau;
Tous les jours je le vois, et tous les jours je l'aime;
Quoiqu'il ne change pas, il me paraît nouveau:

Quand je te vois c'est tout de même.
Ah ! rien ne manque plus sous ce charmant berceau.
Mais qu'as-tu donc, Nysa ? tu me sembles rêveuse ;
Tes regards ont perdu cet éclat vif et doux ;
Tu rougis.....

NYSA.

Mon ami, je suis toujours heureuse :
Je suis toujours auprès de vous.

BION.

Et nos deux étrangers..... les as-tu vu paraître ?

NYSA.

Les deux étrangers ? non.

BION.

Ils tardent à venir.

NYSA.

Ils reposent encor, peut-être.
Dites-moi, mon ami, quand doivent-ils partir ?

BION.

Mais pas si-tôt, je crois.

NYSA.

Pourquoi les retenir ?

BION.

Pourquoi les renvoyer ?

NYSA.

Pour finir leur voyage.
Ils devaient avec nous demeurer un seul jour,

En voilà dix, et davantage :
Il semble que chez vous ils fixent leur séjour.

BION.

Mais ils y resteront quelque tems, je le pense.
En es-tu bien fâchée ?

NYSA.

Ils me sont inconnus.

BION.

Depuis dix jours, pourtant, que nous les avons vus,
Nous avons pu, je crois, faire leur connaissance.

NYSA.

Vous voir et vous voir seul est tout ce qui me plaît.

BION.

Cependant, ma Nysa, le plus jeune est aimable.
Agénor....

NYSA.

Agénor ? ....

BION.

Allons, point de secret.

NYSA.

Agénor ! ...

BION.

Tu parais n'en parler qu'à regret.
Jeune fille n'est point coupable
Pour trouver un homme bien fait.

NYSA.

Sans doute, mon ami.

BION.

Puis c'est un philosophe,
Un sage, à vingt-cinq ans, disciple de Platon;
Un sage du Portique, et qui n'en prend le nom
Que parce qu'il en a l'étoffe.

NYSA, *souriant.*

Vous croyez?

BION.

J'en suis sûr. Et par ses argumens
Et sa docte dialectique
Il a su, l'autre jour, me prouver sans réplique...

NYSA.

Il a su vous prouver?....

BION.

Que tes yeux sont charmans.

NYSA.

Mais, mon ami, pourquoi sans cesse,
De ce jeune étranger vouloir m'entretenir?
Et si sa présence vous blesse,
Pourquoi vouloir le retenir?

BION.

Moi, je l'aime beaucoup.

NYSA.

Mais laissez-le partir.

BION.

En quoi donc ce jeune homme a-t-il pu te déplaire?
Lui qui, de tes attraits, me paraît fort épris?

NYSA.

Vous riez. S'il m'aimait, vous seriez bien surpris.

BION.

Je serais surpris du contraire.

NYSA.

Que m'importe, après tout, ce qu'éprouve son cœur,
Puisque votre amitié suffit à mon bonheur.

AIR.

Lorsque de mes parens je fus abandonnée,
Vous avez pris soin de mes jours;
A l'affreux esclavage on m'avait condamnée,
Je fus libre par vos secours;
Vous avez de mes pas écarté la misère :
Je trouvai le bonheur dans ce riant séjour.
Bion pour sa Nysa fut un Dieu tutélaire :
Nysa pour vos bienfaits vous doit tout son amour.

BION.

Ton amour ?

NYSA.

Je le dois.

BION.

Tu te trompes, ma chère:
Je ne mérite point un si doux sentiment;
Ton cœur séduit tes yeux : tu m'aimes comme un père,
Tu crois m'aimer comme un amant.

NYSA.

Je ne sais point encor si l'on aime autrement.

DUO.

NYSA.

Ah! mon ami, de notre asyle
Écartez ce jeune étranger.

BION.

Non, ma Nysa, je suis tranquille,
Ton repos n'est point en danger.

NYSA.

Nous étions toujours seuls ensemble,
Pourtant il ne nous manquait rien.

BION.

Mais quelques amis, ce me semble,
N'empêchent pas qu'on s'aime bien.

NYSA, *à part.*

Hélas! je n'ose le lui dire.

BION, *à part.*

Son cœur, son jeune cœur soupire.

NYSA.

J'ai du chagrin.

BION.

Conte-le moi.

NYSA.

Si vous m'aimez....

BION.

Explique-toi.

ENSEMBLE.

NYSA.	BION.
Si vous m'aimez, de notre asyle Écartez ce jeune étranger.	Non, ma Nysa, je suis tranquille, Ton repos n'est pas en danger.

BION.

Mais pourquoi donc cette tristesse ?
Que manque-t-il à ton bonheur ?

NYSA.

Si j'ai toute votre tendresse,
Que peut-il manquer à mon cœur ?

BION.

Eh bien ! dis-moi ce qui te blesse.

NYSA.

Ce jeune homme me suit sans cesse.

BION.

Et cela cause ton effroi ?

NYSA.

Il a toujours les yeux sur moi.

BION.

C'est qu'il te trouve fort jolie.

NYSA.

Il me nomme sa belle amie.

BION.

Ah ! j'entends, et tu crains qu'un jour
Il n'ose te parler d'amour.....

NYSA.

Si vous m'aimez, de votre asyle
Ecartez ce jeune étranger.

BION, *à part.*

Son jeune cœur n'est plus tranquille,
Il s'épouvante du danger.

ENSEMBLE.

NYSA, *à part.*	BION, *à part.*
Quel trouble me dévore !	Amour, viens faire éclore
Quel mal plein de douceur !	La jeune et tendre fleur ;
D'une vive rougeur	D'une aimable rougeur
Tout mon teint se colore.	Que ton feu la colore.
Hélas ! je tremble encore ;	Mais non, diffère encore :
D'où vient cette frayeur ?	L'instant du vrai bonheur,
Je sens naître en mon cœur,	C'est quand un jeune cœur
Un desir que j'ignore.	Te desire et t'ignore.

BION.

Sur ce que tu dois faire, il est tems de t'instruire ;
Mais, Nysa, jure-moi que tu m'obéiras.

NYSA.

En pouvez-vous douter ?

BION.

Ecoute, tu sauras
Comment il faut te conduire.
Ce jeune voyageur, philosophe vanté,
Ce disciple de la sagesse,
Sans respect pour les nœuds de l'hospitalité,
Veut tromper l'amitié, séduire ta jeunesse.
Cette philosophie est rare, en vérité,
Mais je me suis toujours douté
Qu'elle ferait fortune en Grèce.
De ce jeune étourdi je veux me divertir,
Et nous le punirons, si tu veux le punir.
Qu'en dis-tu ?

NYSA.

Mon ami, daignez encor m'entendre,
Car je n'ai pas tout dit, et je veux vous l'apprendre.

BION.

Pas tout dit ! parle donc.

NYSA.

Hier, cet étranger
Me suivit, malgré moi, dans le petit verger,
Et.... mais j'entends du bruit. Ciel ! c'est lui qui s'avance.

BION.

Sortons, et concertons une aimable vengeance.
(Ils rentrent dans la maison.)

SCENE III.

AGÉNOR, CRATÈS.

AGÉNOR, *traverse le théâtre, en courant.*

CIEL ! elle est déjà loin.

CRATÈS.

Eh ! bien, où courez-vous ?

AGÉNOR.

Je courais pour la voir.

CRATÈS.

Encor cette folie ?

AGÉNOR.

Mon cher Cratès, point de courroux,
Mais Nysa fait bien tort à la philosophie.

CRATÈS.

Ainsi, vous persistez dans votre égarement !
Disciple de Platon, vous voyagez en Grèce,

Un ami vous reçoit, c'est un homme charmant,
Et votre premier mouvement
Est de séduire sa maîtresse.
C'est pour joindre l'exemple aux leçons de sagesse,
Que vous trompez indignement
L'ami dont la délicatesse
N'a pu vous soupçonner d'agir si lâchement.

AGÉNOR.

Je sais bien tout cela, mais je n'y puis rien faire:
Est-ce ma faute, à moi, si je suis amoureux?
J'étais tout comme vous raisonneur et sèvère,
J'avais l'esprit très-juste, et le cœur généreux;
J'arrive ici, je vois une simple bergère,
Soudain je deviens fou, sensible et malheureux.
Phèdre, Pasiphaë, Médée et les Dieux même,
Nous ont assez prouvé qu'on est fou quand on aime.
Puis-je, faible mortel, résister au poison?
Au lieu de la gronder, guérissez ma raison.
Au Portique, autrefois, je prêchais la sagesse;
Ici, près de Nysa, je parle de tendresse.
Chaque chose a son tems; et le divin Platon,
Ce moraliste de la Grèce,
Fit pour l'amour une chanson,
Et fit des vers pour sa maîtresse.

CRATÈS.

Et dit-il, dans ces vers, qu'on puisse, innocemment,
D'un ami généreux trahir la confiance?

AGÉNOR.

Je sais bien que Bion est un homme charmant;

J'admire son esprit, son cœur, sa bienfaisance;
Je l'aime..... mais, hélas! dans mon aveuglement,
De n'être point ingrat je n'ai plus la puissance,
Et je serais ami si je n'étais amant.

CRATÈS.

Mais quel sera le but de votre emportement?
Un amour sans espoir est un triste partage.

AGÉNOR.

Oh! j'espère.

CRATÈS.

Nysa vous permet?

AGÉNOR.

Oui vraiment.
Pourquoi voudriez-vous que cet aimable enfant
Fût plus insensible qu'un sage?

CRATÈS.

Eh bien! c'est encor pis.

AGÉNOR.

Oh! non pas, s'il vous plaît,
Il vaut mieux réussir; et quand on a mal fait,
Le succès au moins vous console.

CRATÈS.

Certes, votre morale est d'une bonne école.
Et sur quoi fondez-vous que vous êtes aimé?

AGÉNOR.

D'abord parce que j'aime.

CRATÈS.

Ah! la preuve est complète.

AGÉNOR.

Ce nest pas tout : hier, par l'espoir animé,
J'implorai, des neuf sœurs, l'influence secrète;
Tout-à-coup je sentis mon esprit enflammé,
Et soudain je devins poète.

CRATÈS.

Vous avez fait des vers?

AGÉNOR.

Et le style en est bon.
Un amant bien épris n'invoque point Minerve:
Le sentiment tient lieu de verve,
Et l'Amour fait des vers aussi bien qu'Apollon.

CRATÈS.

Ces vers sont pour Nysa?

AGÉNOR.

Vous allez les entendre;
Bion même, jamais, ne fit rien de plus tendre;
Je vais les réciter.

CRATÈS.

C'est encore un travers.
Pour tromper un poète, il va faire des vers!

AGÉNOR, *récite les vers.*

« Notre destin est écrit à Cythère;
» Pour ses projets Amour sut nous former·
» Nysa, dit-il, vivra pour plaire,
» Agénor vivra pour aimer.
» Décrets d'amour, quelle est votre puissance!

» Depuis long-tems Nysa vous obéit;
» Je sens aussi la divine influence :
» J'ai vu Nysa, mon destin s'accomplit ».

Eh bien! qu'en dites-vous, moraliste inflexible ?

CRATÈS.

Que l'auteur de ces vers peut les trouver fort bons ;
Mais il faut qu'une femme ait le cœur bien sensible,
S'il peut se laisser prendre à de telles chansons.
Par malheur je vous donne un conseil inutile.

AGÉNOR.

Ami, vous êtes difficile.

CRATÈS.

Eh bien! ces vers charmans, Nysa les a reçus ?

AGÉNOR.

Ah! sur ce point mes vœux n'ont point été déçus :
Je l'abordai d'un air bien tendre,
Je tenais les vers dans ma main,
Je les offre, Nysa refuse de les prendre,
Je les jète à ses pieds, et je m'enfuis soudain.
Mais bientôt je la vis les ramasser, les lire,
Hésiter, se troubler, me regarder, sourire,
Et puis les cacher dans son sein.
Ce moment fut pour moi le plus beau de ma vie !

CRATÈS.

Vous ne rougissez pas de votre perfidie ?

AGÉNOR.

J'en rougis quand j'y pense.

CRATÈS.

Il faut quitter ces lieux
Il faut me suivre, ou bien recevoir mes adieux.

AGÉNOR.

Vos adieux ! c'est sans doute une plaisanterie.

DUO.

CRATÈS.

Il faut partir.

AGÉNOR.

Il n'est plus tems.

CRATÈS.

Fuyez ces lieux.

AGÉNOR.

Ils sont charmans.

CRATÈS.

Il faut partir, tout vous l'ordonne;
L'honneur le veut, plus de retard.

AGÉNOR.

Votre leçon serait fort bonne,
Mais le conseil vient un peu tard.

CRATÈS.

Fuyez Nysa, c'est par l'absence
Que votre cœur peut se guérir.

AGÉNOR.

Vaut mieux souffrir en sa présence
Que la quitter pour en mourir.

ENSEMBLE.

CRATÈS.	AGÉNOR.
Impuissante philosophie,	Amour, amour, charme ma vie,
Combien est faible ta raison!	Je t'abandonne ma raison;
Qui le prendrait, dans sa folie,	Mieux vaut un grain de la folie,
Pour un disciple de Platon?	Que la sagesse de Platon.

CRATÈS.

Oui, si vous persistez dans un projet coupable,
J'ai le moyen de vous punir.

AGÉNOR.

Empêchez donc Nysa de me paraître aimable :
Ce qui plaît, peut-on le haïr?

CRATÈS.

Aux conseils d'un ami si vous êtes rebelle,
A Bion, aujourd'hui, je vais tout découvrir.

AGÉNOR.

Juste ciel! que dis-tu? quelle amitié cruelle!
Quoi! c'est en me tuant que tu veux me guérir?

(Reprise du duo.)

CRATÈS, *haut.*

Impuissante philosophie!

AGÉNOR.

Amour, amour, charme ma vie.

CRATÈS.

Il faut partir.

AGÉNOR.

Il n'est plu tems.

CRATÈS.

Fuyez ces lieux.

AGÉNOR.

Ils sont charmans.

CRATÈS.

Il faut partir, tout vous l'ordonne ;
L'honneur le veut, plus de retard.

AGÉNOR.

Votre leçon serait fort bonne,
Mais le conseil vient un peu tard.

ENSEMBLE.

CRATÈS.	AGÉNOR.
Impuissante philosophie, etc.	Amour, amour, charme ma vie, etc.

SCENE IV.

CRATÈS, AGÉNOR, BION.

BINO.

MES amis, à l'instant, je reçois la nouvelle
Qu'il me faut pour deux jours m'éloigner de ces lieux.
Dans la ville voisine une affaire m'appelle ;
Je partirai ce soir.

CRATÈS.

Ah! tout est pour le mieux,
Car nous allions aussi vous faire nos adieux.

BION.

Vous me quittez ?

CRATÈS.

Il faut finir notre voyage.
Si nous consultions nos plaisirs,
Nous resterions chez vous dix ans et davantage;
Mais remplir ses devoirs et vaincre ses desirs,
Est la maxime d'un vrai sage.

BION.

Quoi, vous voulez partir tous deux?

AGÉNOR.

Je n'ai rien dit.

BION.

Ah! vous me rassurez, et ce mot me suffit.

CRATÈS.

Mais non, il veut partir.

BION, *à Agénor.*

Mon ami, qui vous presse?

AGÉNOR.

Rien du tout.

BION.

Quand on fait le voyage de Grèce,
Quelques jours ne font rien.

AGÉNOR.

Je le disais aussi.

BION.

Et puis d'ailleurs, Nysa, resterait seule ici:
La solitude et le silence,
Attristent l'âge des amours;

Accordez-lui donc quelques jours
Pour l'empêcher, au moins, de sentir mon absence.

AGÉNOR.

Nous le devons, en conscience.

CRATÈS, *à genoux.*

Vous êtes trop aimable, et votre attention
Va trop loin de moitié.

BION.

C'est pure affection.
Vous êtes mes amis, que j'estime, que j'aime,
Amis dont je suis sûr autant que de moi-même,
Qu'on est toujours charmé de retenir chez soi :
Je ferais tout pour vous, vous feriez tout pour moi.
Hélas ! de vrais amis la nature est avare ;
Le titre est si commun, et la chose si rare,
Que d'en rencontrer un, l'on doit se croire heureux ;
Jugez de mon bonheur, d'en avoir trouvé deux.

AGÉNOR, *avec embarras.*

C'est vrai, vous jouissez d'un bonheur que j'envie,
Et vous devez passer joyeusement la vie.

BION.

Oui, tout me réussit au gré de mes souhaits.
J'ai su, la chose est peu commune,
Unir la poésie aux dons de la fortune ;
Et je vis entouré des heureux que je fais.

AGÉNOR.

Et parmi ces heureux, une nymphe charmante....

BION.

Vous parlez de Nysa ? vraiment elle m'enchante,
Et pour ne vous rien déguiser,
Dans trois jours, au plus tard, je m'en vais l'épouser.

CRATÈS.

Ah ! tant mieux.

BION.

C'est le but de mon petit voyage.

CRATÈS.

J'en suis enchanté.

AGÉNOR, *à part.*

Moi, j'enrage.

BION.

Par mon ordre déjà, pour cet heureux moment,
Tout se dispose, tout s'apprête.
Ainsi, je vous retiens : vous serez de la fête.

CRATÈS.

Avouez, Agénor, que ce sera charmant.

AGÉNOR.

Mais nous devons partir.

CRATÈS.

Non ; je reste à présent.

AGÉNOR, *à Bion.*

Vous êtes amoureux de Nysa ?

BION.

Si je l'aime !
A votre avis, mon cher, peut-on faire autrement ?

AGÉNOR.

O ! non ; mais vous croyez en être aimé de même.

BION.

Pourquoi pas, s'il vous plaît ?

AGÉNOR.

Sans doute votre esprit,
Vos talens, vos vertus la charment, mais votre âge....

BION.

J'ai cinquante ans et davantage,
Mais vous n'en sauriez rien si je ne l'avais dit;
Voyez, cinquante hivers n'ont point blanchi ma tête.
Poète, laboureur et berger tour-à-tour,
Je travaille, je chante en cet heureux séjour,
Et tous mes jours sont jours de fête.

CRATÈS, *riant.*

Ecoutez, Agénor.

AGÉNOR.

C'est bon, j'entends fort bien.
Mais je craindrais à votre place.....

BION.

Pourquoi donc ?

AGÉNOR.

Un enfant.... votre âge.... ce lieu....?

BION.

C'est cela qui vous embarrasse ?
C'est trop de prévoyance, ami, ne craignez rien.

AGÉNOR.

Mais, Nysa.....

BION.

Qui pourrait tenter de la séduire!
Ah! pour me rassurer, son amour doit suffire.

AGÉNOR.

C'est un peu d'amour-propre.

BION.

Eh bien! quand j'en aurais?

CRATÈS.

Ah! je vous le pardonnerais.
J'en ai vu si souvent que rien ne justifie!
Il choque dans les sots, mais il sied au génie.

BION.

Oui, je serai l'époux de cet aimable enfant.

NYSA, *derrière la scène.*

Bion!

BION.

Elle m'appelle; attendez un instant.
Il faut bien obéir à nymphe si jolie.

SCÈNE V.

CRATÈS, AGÉNOR.

DUO.

AGÉNOR.

Il faut partir.

CRATÈS.

Il n'est plus tems.

AGÉNOR.

Fuyons ces lieux.

CRATÈS.

Ils sont charmans.

AGÉNOR.

Il faut partir, tout me l'ordonne ;
Le sort le veut, plus de retard.

CRATÈS.

Oui, la leçon est assez bonne,
Mais le conseil vient un peu tard.

AGÉNOR.

Fuyons Nysa, c'est par l'absence
Que mon tourment peut se guérir.

CRATÈS.

Vaut mieux souffrir en sa présence,
Que la quitter pour en mourir.

ENSEMBLE.

AGÉNOR.

Quels transports ! quelle faiblesse !
Qu'ai-je fait de ma raison?
Ah ! l'amour à la sagesse
Donne une bonne leçon.

CRATÈS, *riant.*

Disciple de la sagesse,
Qu'as-tu fait de ta raison ?
Pour les sages de la Grèce,
C'est une bonne leçon.

AGÉNOR.

Quand de Bion l'hymen s'apprête,
De ma douleur ayez pitié.

CRATÈS.

Vous devez être de la fête,
Il faut rester par amitié.

AGÉNOR.

Eh ! quoi, Bion est aimé d'elle,
Et son hymen est arrêté !

CRATÈS.

Votre maîtresse est infidelle,
Ah ! c'est très-mal, en vérité.

AGÉNOR.

Quittez un ton qui m'importune.

CRATÈS.

Vraiment vos vers ont fait fortune.

AGÉNOR.

Ah ! laissez-moi.

CRATÈS.

Point de courroux.

AGÉNOR.

Perfide amour !

CRATÈS.

Modérez-vous.

AGÉNOR.

Ainsi tu veux....

CRATÈS.

C'est grand dommage.

AGÉNOR.

Me condamner....

CRATÈS.

A rester sage.

AGÉNOR.

Riez, cruel.

CRATÈS.

C'est très-plaisant.

AGÉNOR.

Plaisant pour vous.

CRATÈS.

Très-amusant.

ENSEMBLE.

AGÉNOR.	CRATÈS.
Quels transports, quelle faiblesse, etc.	Disciple de la sagesse, etc.

SCÈNE VI.

CRATÈS, AGÉNOR, NYSA, BION.

BION.

Vous êtes bien gaîs, ce me semble.

CRATÈS.

Ce n'est pas lui, du moins; il a pris de l'humeur.
Sur un point délicat nous disputions ensemble....

BION.

Il est fâché?

CRATÈS.

Mais, moi, j'en ai ri de bon cœur.

BION.

Nysa, va près de lui, gronde-le bien, ma chère;
Dis-lui que Chrysippe et Zénon,
Tous les Stoïciens, et Socrate et Platon
Ont toujours blâmé la colère,
Et qu'un sage fâché n'est sage que de nom.

NYSA, *à Agénor.*

Qu'avez-vous, mon ami ? qui peut donc vous déplaire ?

AGÉNOR.

Belle Nysa, quand on vous voit
Tout nuage s'efface et tout chagrin s'oublie ;
Mais ce méchant rhéteur et son maudit sang-froid
Me feraient détester la vie.

BION.

Haïr la vie ! oh ! c'est trop fort.
Moi, je veux vous mettre d'accord.
Mes amis, sans qu'il y paraisse,
Je suis grand philosophe aussi :
Je tiens sous ces berceaux école de sagesse ;
Mon disciple est Nysa, mon maître le voici :
(Il montre la statue de l'Amour.)

AGÉNOR.

Quoi ! l'Amour votre maître ?

BION.

Il en vaut bien un autre :
Il est encor le mien, il deviendra le vôtre.

CRATÈS, *à Agénor.*

Entendez-vous ?

AGÉNOR, *à Cratès.*

J'entends fort bien ;
Mais il ne se doute de rien.

BION.

Allons, ma chère, prends ta lyre;
Chante ce dieu qui sait dompter
Les sages et les fous, et tout ce qui respire.
Nysa, qui peut mieux le chanter
Que la beauté qui nous l'inspire !
Agénor, restez donc, pourquoi vous écarter ?
Venez près de Nysa, tout près pour l'écouter :
Sa voix est fraîche, douce et tendre;
Plus vous en serez près, mieux vous pourrez l'entendre;
Et ses sons, pénétrans jusques dans votre cœur,
Finiront par calmer votre mauvaise humeur.

NYSA.

Ier. COUPLET.

Amour, le monde est ton domaine,
Nul mortel ne t'a résisté :
Par un seul de tes traits Hercule fut dompté,
Et le captif bénit sa chaîne.
Prête tes charmes à mes vers,
Pour chanter dignement le dieu de l'Univers.

TOUS.

Prête tes charmes, etc.

IIe. COUPLET.

NYSA.

Plaignons le mortel qui t'ignore,
Plaignons ceux que tu fais languir;
Mais malgré tous les maux que tu leur fais souffrir,
Les malheureux aiment encore.
Prête tes charmes à mes vers,
Pour chanter dignement le dieu de l'Univers.

TOUS.

Prête tes charmes, etc.

IIIe. COUPLET.

NYSA.

Ce dieu, lors même qu'il nous quitte;
De nos souffrances prend pitié,
Et laisse près de nous la sensible amitié,
Pour nous consoler de sa fuite.
Prête tes charmes à mes vers,
Pour chanter dignement le dieu de l'Univers.

TOUS, *excepté Agénor.*

Prête tes charmes à mes vers, etc.

BION, *à Agénor.*

Mais vous ne chantez pas;
Répétez avec nous.

AGÉNOR.

Je répétais tout bas.

CRATÈS, *à Bion.*

Son humeur dure encor, je pense.

BION.

En ce cas, Nysa, recommence.

AGÉNOR, *à part*

Rien n'égale mon embarras.

NYSA.

Ce dieu, lors même qu'il nous quitte, etc.

BION, *à Agénor*

Eh bien! vous êtes plus tranquille.

AGÉNOR.

Oui ; la voix de Nysa m'a fait un grand plaisir.

BION.

Je ne veux point d'ennui dans ce charmant asyle,
Et quand on vient chez moi, c'est pour se réjouir.
Comme bientôt je dois partir,
Je vais tout disposer. Toi, prends soin de notre hôte;
Que par-tout les plaisirs accompagnent ses pas;
Et si pourtant, enfin, il ne s'amuse pas,
Qu'il ne puisse pas dire, au moins, que c'est ma faute.

(Il sort; Cratès le suit un moment.)

SCÈNE VII.

NYSA, AGÉNOR, CRATÈS, *qui revient.*

NYSA, *à Agénor.*

Je ne puis rester avec vous.

AGÉNOR.

Pourquoi, belle Nysa, faut-il que je renonce
Au bonheur de vous voir ?

NYSA.

Paix ! on vient près de nous;
Je ne puis m'expliquer, mais voilà ma réponse.

(Elle lui donne un billet roulé et sort.)

SCENE VIII.

AGÉNOR, CRATÈS.

CRATÈS.

Eh bien ! elle s'enfuit ?

AGÉNOR, *tristement.*

Mais elle m'a rendu....

CRATÈS.

Vos vers, peut-être ?

AGÉNOR.

O ciel !

CRATÈS.

Ce trait vous était dû.

AGÉNOR.

Bion, pour me jouer, s'entend-il avec elle ?
Quand il parlait d'*amis et d'amitié fidelle*,
J'ai cru qu'il me raillait.

CRATÈS.

Mais, mon cher Agénor,
Je l'ai cru comme vous, et je le crois encor.

AGÉNOR, *développant le rouleau.*

Dieux ! que vois-je ? ô surprise extrême !
Cratès, ce ne sont point mes vers qu'elle me rend;
C'est Nysa qui m'écrit.

CRATÈS.

Nysa ?

AGÉNOR.

C'est elle-même;
Des vers tendres.

CRATÈS.

C'est différent.

AGÉNOR, *lit.*

« Ouvre ton cœur à l'espérance.
» Pour Agénor, l'heureux instant
» N'est pas aussi loin qu'il le pense:
» Vive tendresse, amour constant
» Ont tôt ou tard leur récompense.
» S'il m'aime bien, s'il est prudent
» Autant qu'il me paraît sensible,
» Il m'attendra, sans confident,
» Sous l'ombre de ce lieu paisible.
» Il y recevra le serment
» De l'amour qu'il m'a fait connaître.
» *Nysa* doit ce doux sentiment
» Au tendre ami qui l'a fait naître ».

Mon ami, quel bonheur!

CRATÈS.

C'est une illusion.

AGÉNOR.

Quoi? ces vers sont charmans.

CRATÈS.

Je les crois de Bion.

AGÉNOR.

Ces vers là, dites-vous ? cela n'est pas possible.
Bion n'a jamais rien écrit
D'aussi tendre, d'aussi sensible,
Et n'eut jamais autant d'esprit.

CRATÈS.

Voilà bien les amans.

AGÉNOR.

Votre erreur est extrême.
Quel serait son dessein, puisqu'il l'aime lui-même?
(Il relit.)
» S'il m'aime bien, s'il est prudent,
» Il m'attendra sans confident.....

CRATÈS.

Sans confident; cela veut dire
Qu'il faudra que je me retire.

AGÉNOR.

J'allais vous en prier.

CRATÈS.

Epargnez-vous ce soin.
De votre perfidie et de votre délire,
Je ne veux plus être témoin.

AGÉNOR.

Quoi! vous grondez encor? vous savez si bien rire.

CRATÈS.

Je rirai quelque jour, et ce jour n'est pas loin.
(Il sort.)

SCENE IX.

AGÉNOR, *seul.*

JE suis seul ; c'est ici que Nysa doit se rendre :
Je frémis tour-à-tour de crainte et de desir ;
Rassurons-nous, je dois l'attendre,
Et pour l'amant heureux, attendre c'est jouir.

AIR.

O trouble extrême !
Je vais la voir ;
Et Nysa même,
Au cœur qui l'aime,
Rendra l'espoir.
Charmant bocage,
Ton vert feuillage
Va refleurir ;
Jeune bergère,
Nymphe légère,
Vient t'embellir.
Retraite sombre,
Double ton ombre,
Fais fuir le jour ;
Abri tranquille,
Deviens l'asyle
Du tendre amour.
Mais qui m'agite ?
Mon cœur palpite,
Voici l'instant :
Sensible amante,
Nymphe charmante,
L'amour t'attend.
Retraite sombre,

Double ton ombre,
Fais fuir le jour;
Abri tranquille,
Deviens l'asyle
Du tendre amour.
O trouble extrême!
Je vais la voir;
Et Nysa même,
Au cœur qui l'aime,
Rendra l'espoir.
Retraite sombre, etc.

SCENE X.

AGÉNOR, NYSA.

AGÉNOR.

C'est vous, Nysa! c'est vous! pour moi quel doux présa
Mais mon cœur, à l'espoir, doit-il s'abandonner?

NYSA.

Quoi! vous doutez encore?

AGÉNOR.

Oui, je suis étonné.....
De votre amour.

NYSA.

Je vais vous en donner un gage.

AGÉNOR.

Et que dira Bion?

NYSA.

Il est déjà parti:
Plutôt qu'on ne croyait, il a fait son voyage.

AGÉNOR.

Comment! Bion n'est plus ici ?
Mais, Nysa, m'aimez-vous ?

NYSA.

On ne peut davantage.

AGÉNOR.

Vous m'aimez ! et Bion ?

NYSA.

Je l'aime bien aussi.

AGÉNOR.

Ainsi! vous croyez donc que l'amour se partage?

NYSA.

Ecoutez-moi, rassurez-vous.
Bion, de mon destin, me laisse la maîtresse;
Nysa peut, d'un amant, couronner la tendresse;
Mais il faut que l'amant devienne mon époux.

AGÉNOR, *avec transport.*

Votre époux ! aujourd'hui, dans l'instant je veux l'être.
O ciel! reçois mes vœux; dieu d'amour, montre nous
La coupe, les flambeaux, des fleurs, un temple, un prêtre,
Et formons les nœuds les plus doux.

NYSA.

Ah! mon cher Agénor, j'ai bien connu votre ame.

AGÉNOR.

De plaisir et d'amour tu me vois enivré.

NYSA.

Je n'en doutai jamais, et sûre de ta flamme,
Déjà, pour notre hymen, j'avais tout préparé.

AGÉNOR.

Comment, tout préparé?

NYSA.

Le bandeau, les guirlandes,
Les flambeaux, les parfums, la coupe, les offrandes.
Les bergers que Bion comble de ses bienfaits,
Attendent le signal, et sont déjà tous prêts.

AGÉNOR.

Pourquoi tous ces gens-là?

NYSA.

C'est pour notre hyménée.
Ils feront le cortége, et viendront dans ces lieux,
Où Nysa, sur l'autel du plus charmant des dieux,
Va bientôt, à la tienne, unir sa destinée.

AGÉNOR.

Quoi! tout est déjà prêt! du moins puis-je savoir
Par quel prodige?

NYSA.

Il faut que mon amant me suive;
Qu'il ne s'étonne point de tout ce qu'il va voir,
Et quelque chose qu'il arrive,
Qu'il ne perde jamais l'espoir.

AGÉNOR.

Mais, au moins, dites-moi....

NYSA.

Je ne puis rien vous dire.

AGÉNOR.

Et Bion ?

NYSA.

Jurez-moi de vous laisser conduire.
On nous attend.

AGÉNOR.

Allons former ce beau lien.
Je trouve tout charmant, mais je n'y comprends rien.

(Nysa sort, il la suit.)

SCENE XI.

AGÉNOR ET CRATÈS, *qui l'arrête.*

CRATÈS.

AGÉNOR? Agénor ?

AGÉNOR.

Je ne puis vous entendre.

CRATÈS.

Un seul mot.

AGÉNOR.

Je ne puis attendre.

CRATÈS.

Savez-vous que Bion.....

AGÉNOR.

Non, vous me le direz.

CRATÈS.

Mais où donc courez-vous ?

AGÉNOR.

Au bonheur de ma vie.

CRATÈS.

Quel est votre projet ?

AGÉNOR.

Eh bien ! je me marie.

CRATÈS.

Comment ! êtes-vous fou ?

AGÉNOR.

Restez, vous le verrez.

(Il sort.)

SCENE XII.

CRATÈS, *seul.*

Il ne manque plus rien à son extravagance.
Bion vient de partir, et déjà notre amant
Veut mettre à profit son absence !
Nysa même se prête à son égarement !
Il l'épouse, dit-il ! quels bruits se font entendre ?
Quelle foule, grands dieux ! en ces lieux vient se rendre.
Des flambeaux, un cortége.... ils marchent gravement.
On ne peut être fou plus sérieusement.

(Il sort et va au-devant du cortége.)

SCENE XIII.

BION, *conduisant un* ENFANT *vêtu en amour, et tenant un flambeau.*

BION.

VA, mon petit ami, ne te fais pas attendre;
Mais, retiendras-tu bien ce que tu viens d'apprendre?

L'ENFANT.

Oh! oui, je sais bien tout: pour lui jouer un tour,
Vous faites le Grand-Prêtre, et moi je fais l'Amour.

BION.

A merveille! Va donc te mêler à la fête;
Marche bien gravement et lève bien la tête;
Prends garde d'oublier les vers.

L'ENFANT

Ne craignez rien,
J'ai bien appris mon rôle, et je le dirai bien.

(L'Enfant va rejoindre la fête, et Bion sort du côté opposé.)

SCENE XIV.

CRATÈS, AGÉNOR, NYSA. *(Toute la pompe nuptiale.)*

CHŒUR et MARCHE.

DIEU de Paphos et de Cythère,
Viens ranger deux cœurs sous ta loi;

Sur son autel, l'hymen, ton frère,
Aujourd'hui recevra leur foi :
L'épouse est digne de ta mère,
Et l'époux est digne de toi.

AGÉNOR et NYSA.

Reçois mes vœux, c'est pour la vie
Que mon cœur va s'unir au tien.

CRATÈS.

Mais en effet il se marie.

AGÉNOR, *à Cratès.*

Paix donc, Cratès, ne dites rien :
Vous troublez la cérémonie.

AGÉNOR et NYSA.

Reçois mes vœux, c'est pour la vie
Que mon cœur....

BION, *qui paraît.*

Va s'unir au tien.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, BION.

AGÉNOR *fuit au-devant de la scène.*

O ciel !

BION.

Où courez-vous ? qui peut troubler votre ame ?

AGÉNOR.

Nysa, c'était un piége.

CRATÈS, *riant.*

Ah ! voici le revers.

BION.

Je sais un peu faire les vers :
Je viens chanter l'épithalame.

AGÉNOR, *à Nysa*

Vous me trompiez !

CRATÈS.

C'est une femme.

BION.

De votre effroi remettez-vous.

NYSA, *à Agénor.*

Attendez.

AGÉNOR.

Quelle perfidie !

BION, *au Chœur.*

Vous, avec moi, répétez tous :
« A cet autel, nymphe jolie ».

CHŒUR.

A cet autel....

BION.

Và former les nœuds les plus doux.

CHŒUR.

Va former....

BION.

L'aimable Nysa se marie.

CHŒUR.

L'aimable....

BION.

Qu'elle choisisse son époux.

CHŒUR.

Qu'elle choisisse....

BION *à Nysa.*

A qui consacres-tu ta vie ?
Ton cœur est libre.

NYSA *se jète dans les bras de Bion.*

C'est à vous.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Dieu de Paphos et de Cythère,
Viens ranger deux cœurs sous ta loi.

AGÉNOR.

Ah! rien n'égale ma colère :
Peut-on mieux se jouer de moi ?

CRATÈS.

De ton amour c'est le salaire,
Tu l'as voulu, console-toi.

ENSEMBLE.

NYSA, *à Bion.*

Voyez comme il se désespère,
Tout son cœur est glacé d'effroi.

BION.

Chère Nysa, laisse-moi faire ;
Vous serez tous contens de moi.

BION, *à Agénor et à Cratès.*

Maintenant, pour ce mariage,
Comme vos soins sont superflus,

Amis, je ne vous retiens plus.
(Au Chœur.)
Souhaitons-leur un bon voyage.

LE CHŒUR *salue Agénor.*

Salut au sage de la Grèce,
Au disciple du grand Platon;
S'il sait enseigner la sagesse,
Il joint l'exemple à la leçon.

AGÉNOR.

Bion, je sens mes torts; croyez que je m'accuse
Plus fortement encor que vous;
Mais un seul mot, et jugez-nous:
J'ai vu Nysa, c'est mon excuse.

BION.

Ami, je n'ai point de courroux:
J'ai voulu vous faire connaître
Qu'il ne faut jamais usurper
Des droits qu'on obtiendrait peut-être
Sans vouloir séduire et tromper.

CRATÈS, *à Agénor.*

Quoi! vous n'avez pas vu, dans votre erreur extrême,
Que les évènemens, avec art ménagés......

AGÉNOR.

Et les vers.....

CRATÈS.

C'est Bion qui les a corrigés.

BION.

Non, car je les ai faits moi-même.

AGÉNOR.

Fuyons ces bords, et pour jamais.
Je suis puni, je le mérite.
Adieu. Mais vous dont les attraits
Resteront dans mon cœur, me suivront dans ma fuite,
Vous que j'adore et que j'évite,
Cruelle, dites-moi comment
Vous pouviez avec tant d'adresse,
Tromper le plus sensible amant,
Et vous jouer de sa tendresse ?
Mais, que dis-je ? sortons de ce funeste lieu;
Je vais mourir de honte et de douleur. Adieu.

(Il va pour sortir; les bergers se séparent. La Statue disparaît, et on voit à sa place un enfant vêtu comme l'Amour.)

Dieu ! que vois-je ?

BION.

Écoutez, que rien ne vous étonne.

L'ENFANT.

« Arrête, l'Amour te l'ordonne.
» Ton repentir suffit à ta punition;
« Tes torts sont oubliés, l'amitié te pardonne :
» Sois l'époux de Nysa, sois l'ami de Bion ».

AGÉNOR.

Serait-il vrai, grands dieux! quelle reconnaissance!...

NYSA, *se jète dans ses bras.*

Cher Agénor, enfin, je puis vous consoler !

AGÉNOR.

Bion.... Nysa.... c'est vous....

NYSA.

Je n'osais vous parler,
On m'avait ordonné de garder le silence.

CRATÈS.

Eh bien ! je m'en doutais.

AGÉNOR, *très-ému.*

Ah ! quel coup pour mon cœur !
Quoi ! vous que j'ai trahi, vous faites mon bonheur !

BION.

Oui, mon ami, c'est ma vengeance.
J'ai promis à Nysa de combler tous ses vœux ;
Dès qu'elle vous aimait, vous deviez être heureux.
Mais comme votre amour allait un peu trop vîte,
J'ai cru devoir vous en punir :
C'était, mon cher ami, pour vous faire sentir
Qu'un bonheur sans remords a bien plus de mérite.

AGÉNOR.

Nysa, vous saviez tout ?

NYSA.

Je devais obéir.

BION.

Les vers, le rendez-vous, l'apprêt du mariage,
Tout est de ma façon ; et pour dernier ouvrage,
J'ai fait dire à l'Amour ce qu'il vient d'ordonner.

CRATÈS

Le jeune philosophe est plus heureux que sage.

BION.

Gardons-nous de trop condamner
Celui que trop d'amour a pu rendre coupable.
Je sens que je suis homme, et j'aime à pardonner
Les fautes dont je suis capable.

AGÉNOR.

Ah! Bion, vos bienfaits....

BION.

Paix! dans cet heureux séjour,
Ne parlons que d'hymen, de plaisir et d'amour.

CHŒUR.

Dieu de Paphos et de Cythère,
Viens ranger deux cœurs sous ta loi.

AGÉNOR.

L'épouse est digne de ta mère.

NYSA.

Et l'époux est digne de toi.

TOUS.

Dieu de Paphos, etc.

FIN.





